

Un des traits majeurs de cette foi janséniste, qui était celle de Pascal, est l'affirmation, d'ailleurs traditionnelle, du petit nombre des élus, d'après les paraboles des invités de la noce et de la porte étroite, et de l'impossibilité où l'on se trouve en ce monde de savoir qui peut être sauvé. En conséquence, on ne peut conclure des grâces un jour reçues à la gloire réservée pour toujours aux élus ; car la couronne de la grâce peut passer de l'un à l'autre par négligence. Envisagé de la sorte, faire son salut vous condamnerait en ce monde à un inconfort permanent, dans l'inquiétude où l'on est si Dieu ne vous retirera pas sa grâce. Comment dès lors aimer un Dieu dont les jugements sur vous seraient marqués d'un tel arbitraire ? On pense généralement que c'est pour fuir cette inquiétude dite janséniste que tant de chrétiens ont fui la foi ; de sorte que l'Église professerait aujourd'hui son rejet du jansénisme, pour tâcher de rendre Dieu plus présentable et plus aimable à nos contemporains.

L'erreur consiste ici à confondre la crainte de Dieu, qui est surnaturelle et spirituelle, et a partie liée avec l'amour de Dieu, avec la peur de Dieu, qui est naturelle, sensible, et dont le principe est intéressé et égoïste. Pascal était en crainte de Dieu, mais sans rien qui respirât la peur pour soi, ni au-dedans, ni au dehors. Nos contemporains justifient leur rejet de la religion par des pensées altruistes : je ne veux pas, disent-ils, être sauvé, si d'autres hommes se perdent, et si je prends la place de quelqu'un d'autre. Ce n'est là souvent qu'une manière de donner à sa peur des couleurs avantageuses. Pascal, lui, était véritablement soucieux du salut d'autrui autant que du sien propre, comme l'enseigne cet extrait d'une lettre à Charlotte de Roannez mais ce souci l'engage, lui, à se jeter dans les bras du Dieu de vérité plutôt que de le fuir :

« Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de [l'] ouvrage [de Dieu] par les commencements qui en paraissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ, selon la promesse qu'il en a faite. Mais quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber, et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises. »